MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire
et scientifique

185

seizième année

Mai 1969

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**40 F**	**20 F**
Etranger	**50 F**	**25 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **4 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE MAI 1969

SOMMAIRE

Réponses à notre enquête, par ANDRÉ BAUDRY 229

Lectures d'Amérique, par MARC DANIEL 239

Adolfo, par CLAUDE MAILLARD 247

La « Lettre ouverte aux Hétérosexuels », par PIERRE NEDRA 252

Nouvelles des Pays-Bas, par STEVEN ASVEER 256

Nouvelles d'Espagne, par JUAN GARCIA 259

LIVRES :

Jean Cocteau, de J.-J. KIHM, E. SPRIGGE et H. BEHAR 262

L'amitié, cette accusée, de Ella BOUET-DUFEIL 264

Dossier 51, de Gilles PERRAULT 265

La Négresse muette — Une tragédie superflue 267

THEATRE :

Hair 270

CINÉMA :

La Pendaison, de N. OSHIMA 273

UN « CORPUS » DES TEXTES ANCIENS RELATIFS A L'HOMOPHILIE

Un groupe de jeunes universitaires a entrepris la rédaction d'un **Corpus** de tous les textes antiques relatifs à l'amour masculin.

D'ores et déjà le dépouillement des œuvres d'Aristophane, de Platon, du **Satiricon** de Pétrone, est en cours.

Le **Corpus,** une fois terminé, constituera la mine de toutes les recherches futures sur l'histoire de l'homophilie antique; mais le champ à couvrir est immense.

De nouveaux concours sont indispensables pour cette œuvre d'une importance exceptionnelle.

Tous les Arcadiens latinistes, hellénistes ou orientalistes sont instamment priés de s'y associer. M. Baudry et M. Marc Daniel se tiennent à la disposition des intéressés pour tous renseignements complémentaires à ce sujet.

JACQUES VOUS REÇOIT

AU PIERROT DE LA BUTTE

DÎNERS — SOUPERS

Menu à 12 F

(*fermé le dimanche*)

41, rue Caulaincourt, PARIS-18e — Téléphone : 606-06-97

(Métro Place Clichy — Lamarck)

RÉPONSES A NOTRE ENQUÊTE

par ANDRÉ BAUDRY.

Tous nos Abonnés ont reçu un questionnaire concernant la revue. Tous n'ont pas répondu. Les silencieux sont-ils parfaitement satisfaits de ce que nous leur donnons chaque mois?

Les réponses reçues sont cependant assez nombreuses pour avoir une opinion juste de ce que désire la majorité.

Sans pouvoir entrer ici dans tous les détails qui ont pu nous être soumis, je vais tenter de répondre et de dégager les idées essentielles.

PERIODICITE DE LA REVUE.

Quelques Arcadiens avaient émis le vœu, avant ce référendum, que la revue devînt bimestrielle ou même trimestrielle. Ils y voyaient comme avantage des numéros plus spécialisés et orientés sur un même sujet alors très approfondi (comme le furent nos numéros *Que savons-nous de l'homophilie? La vie des Arcadiens*).

Et le non-découpage d'un article de fond en deux ou trois livraisons.

Certains pensaient aussi que ce serait une économie pour les finances de la revue, oubliant que nous perdrions alors le peu de publicité que nous avons, et que le nouveau régime des postes ne nous avantagerait pas. Puis voici les réponses des Arcadiens : à plus de 90 % on demande le maintien de la revue mensuelle.

Beaucoup veulent bien considérer les avantages précités, mais cette énorme majorité affirme qu'*Arcadie* est un lien, une présence, un réconfort, une aide, une lumière, un ami qui rend visite chaque mois et qu'on attend.

Je ne puis ici citer ce qui nous est écrit, mais comme il est réconfortant pour tous ceux qui réalisent cette revue de recevoir de tels encouragements. Et qu'on ne croie pas que ce sont surtout les provinciaux et les étrangers qui demandent ce lien régulier, la majorité des abonnés de Paris opinent pour la même périodicité.

Arcadie restera donc une revue mensuelle.

LES COLLABORATEURS D'ARCADIE.

Nous avions demandé : Quelles signatures n'appréciez-vous pas, et nous avions insisté pour que très simplement des noms soient cités.

En gros, on nous répond ceci : il y a des signatures que je n'apprécie pas, mais je pense qu'elles peuvent être réclamées, goûtées, aimées par d'autres lecteurs d'*Arcadie*. Quel est le lecteur qui aime intégralement tous les articles de son journal? Il y a des centres d'intérêt divers. Celui qui est tourmenté par les problèmes religieux réclamera toujours des articles de morale et de théologie. Il est évident que celui pour qui ce problème n'existe pas voudrait moins de ce genre d'articles.

Très aimables, beaucoup d'Arcadiens nous disent encore : les collaborateurs d'*Arcadie* travaillent à cette revue avec sans aucun doute le meilleur de leur intelligence, de leur foi, de leur sensibilité, pourquoi irions-nous critiquer résolument ce qu'ils écrivent?

Ces trois questions : *Quels articles n'aimez-vous pas, Quelles signatures n'appréciez-vous pas, Quels articles, quels signatures aimeriez-vous lire davantage?* sont capitales.

Mais les réponses fournies ne donnent aucune majorité.

Et encore une fois, c'est normal. N'oublions jamais la diversité du public d'*Arcadie*. Toutes les revues dites « spécialisées » s'adressent à un même public : juristes, médecins, professeurs, instituteurs...

Arcadie, on le sait, à parmi ses lecteurs des professeurs d'Université et des ouvriers métallurgistes.

Dois-je redire : nous le savons, il nous faudrait trois revues distinctes. Deux réservées aux homophiles : une pour ceux qu'on appelle communément les « intellectuels », une pour les autres homophiles.

La troisième pour l'extérieur, pour ceux qui ont à être instruits du problème homophile.

Tant bien que mal, en une seule, nous essayons de plaire à tout le monde. Et dans ces conditions certains articles plaisent, d'autres déplaisent. Parfois une réussite : il nous semble les numéros de janvier et de février de cette année.

Certains collaborateurs sont réclamés par une bonne majorité. Sachez que j'ai prévenu ces Messieurs de vos courtoises demandes.

Enfin, en annexe, on lira un court tableau. Pourquoi ? *Arcadie* a donc publié 185 fascicules.

Des Arcadiens abonnés depuis un an ou même depuis cinq ans, nous disent qu'il faudrait évoquer telle figure de l'histoire, aborder tel aspect philosophique, psychologique, moral... Ils oublient que cela a pu être fait *avant* qu'ils ne devinssent lecteurs de notre revue.

Et nous ne pouvons donc pas, du moins si rapidement, revenir sur ce qui a été dit et écrit, puisque nous avons encore un nombre considérable de lecteurs des premières années.

PARTIE LITTERAIRE.

Beaucoup de critiques. Presque que des critiques.

Un « *non* » farouche, unanime, à la poésie. Disons 99,99 %.

On nous reproche la fadeur de nos histoires. Ou leur inutilité. Ou leur fin toujours désastreuse. Ou toujours le même sujet : X a rencontré Y... et on sait ce qui peut arriver : folle passion, rupture, infidélité, mensonges... la vie, quoi!

Nous le savons. Nous ne le nierons pas. C'est pourquoi nous nous félicitons de publier les excellentes nouvelles de notre amie Françoise d'Eaubonne. Quel est donc le lecteur, même difficile, qui n'a apprécié *Le Tilleul*, paru dans notre numéro de mars 1969?

Nous manquons de nouvellistes. On doit savoir que c'est un genre difficile. Plus difficile que de faire un roman.

Si vous consultez les catalogues des maisons d'édition, vous constaterez que très peu de recueils de nouvelles sont publiés. Outre que le public les boudent, il y a peu d'écrivains français doués pour ce genre littéraire (davantage en Amérique).

Nous sommes tenus à beaucoup de prudence, de discrétion. Nous avons publié, les premières années d'*Arcadie*,

des nouvelles que depuis 1958 il ne saurait être question de publier sans risquer des ennuis judiciaires. Ainsi, volontairement, avons-nous dû écarter tous récits où un protagoniste a moins de vingt-et-un ans. Hypocrisie actuelle de nos mœurs!

Nous ne pouvons prendre le risque de faire tout sombrer pour une nouvelle plus savoureuse, plus épicée qu'un procureur lira et condamnera.

Dans le contexte d'*Arcadie*. Car, certes, d'autres revues peuvent parfois se laisser aller à plus de fantaisie parce que moins orientées sur la sexualité, et naturellement, aucunement sur l'homophilie.

On nous conseille alors de donner des extraits de livres à paraître. Ou des extraits de livres déjà publiés, mais assez anciens, ou introuvables.

Premier cas : nous nous heurtons à la difficulté *majeure* dans ce pays : le tabou, la peur, la honte.

On donnera des « bonnes feuilles » à n'importe quelle revue, mais jamais à *Arcadie*, parce que « ça marque », c'est « s'afficher », c'est « s'exposer à des critiques », c'est perdre une autre clientèle ». Eh oui, chers Amis d'*Arcadie*, voici ce qui nous est dit.

Nous retrouvons ce même ostracisme ailleurs. Je l'ai déjà dit : sachez que la majorité des maisons d'édition *ne répondent pas à nos lettres* demandant en « service de presse » tel livre homophile pour un compte rendu dans *Arcadie*. Nous devons l'acheter. Ces maisons d'édition oublient même le sens des affaires, du commerce.

Nous ne sommes bons qu'à vendre leur production homophile, qu'à leur permettre de liquider progressivement leurs stocks de livres homophiles.

Quant à une publicité payante : allons donc!

Et c'est ainsi alors que si nous demandons l'autorisation de publier des pages d'un livre de leur catalogue, on nous demande des droits exorbitants. C'est arrivé encore récemment.

C'est pourquoi nous y renonçons.

Aller donner de l'argent à ces Editeurs qui nous ignorent... Ah non!

Alors, on nous dit aussi : traduisez des textes des revues homophiles étrangères. Hélas! Hélas!

Connaissez-vous ces revues étrangères? Peu publient des nouvelles. Et si elles en publient nous ne pouvons pas les traduire, « les bonnes mœurs françaises » s'y opposent.

Je ne peux donc rien promettre, rien annoncer dans ce domaine, *hic et nunc*, plus tard, peut-être.

ACTUALITE FRANÇAISE ET INTERNATIONALE.

Une majorité importante réclame *plus* de nouvelles de France et des pays étrangers. Presque tous citent *Les Nouvelles d'Italie* de notre cher Maurizio Bellotti, pour demander ces mêmes nouvelles sur les autres nations.

Il faut des correspondants. Nous les avons.

Il faut les décider à écrire : c'est beaucoup plus difficile.

Tous n'ont pas la curiosité et la passion et la jeunesse de notre collaborateur italien.

Comme nous le regrettons.

Pourtant, bientôt, vous lirez de longues nouvelles anglo-saxonnes. Des nouvelles de Hollande. Et je vais naturellement supplier ici et là, pays voisins ou pays plus lointains, pour recevoir de telles nouvelles.

La France. Tout d'abord, nous ne pouvons inventer ce qui n'est pas. On sait trop bien ce qu'est ce pays dans le domaine des mœurs, comme dans tant d'autres. Pourtant nous allons inaugurer une rubrique *Nouvelles de France*.

Pour l'alimenter, je demande une fois de plus, à tous les Arcadiens, de nous envoyer toutes les coupures de presse de tout ce qu'ils lisent à Paris et en province.

Nous répondons ainsi à une demande très souvent faite.

Mais n'oubliez pas qu'il y a des choses qui se disent, mais ne s'écrivent pas. C'est pourquoi, pour répondre à cette demande, on ne peut publier « *Le mot du mois* » que je prononce à Paris. Je le regrette beaucoup. Car il est évident que c'est là que j'aborde tous les problèmes actuels de l'homophile français, et que cernant l'actualité de notre pays, je l'oppose souvent à ce qui se fait et se dit à l'Etranger où tout est plus libre, plus sain, plus équilibré.

C'est aussi, bien sûr, ce que je dis lors de mes tournées en province, et pourquoi si peu d'Arcadiens font-ils l'effort d'y venir, comme si leur sort ne les concernait pas.

On nous dit aussi : publiez les conférences faites au Club.

Quand le sujet le permet, quand le conférencier a écrit son texte : nous les publions. Quand l'orateur parle d'abondance, c'est plus difficile. Nous pourrions les enregistrer, les prendre en sténo, les retranscrire, c'est un gros travail, et malheureusement nous ne sommes pas outillés pour ces besognes.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES.

La table publiée en fin de cet article — et qui n'est pas complète — indiquera que nous avons abordé dans nos premières livraisons beaucoup de questions scientifiques. Certaines ont été réétudiées depuis.

Nous ne pouvons y revenir sans cesse, à moins de découvertes nouvelles, de progrès scientifiques précis et sûrs. Et c'est rare.

Mais nous savons aussi qu'il a été écrit trop de bêtises sur l'homophilie pour ne pas les réfuter. Et je songe surtout à l'incommensurable somme d'erreurs énoncées par le corps médical qui croit avoir la science infuse, et qui est le plus stupide dans le domaine du sexe et de la sexualité.

On nous reproche parfois pour ces articles un langage hermétique, la nécessité d'un bon dictionnaire à côté de soi pour les lire et les assimiler, c'est vrai. Mais il est bien difficile, avouons-le, de mettre la science au niveau de tous nos lecteurs.

*
**

Certains seront peut-être déçus que nous n'annoncions pas de grands bouleversements. Serait-ce possible? Serait-ce souhaitable?

Ne comparons pas avec ce qui peut se faire dans d'autres pays, ou ce qui a pu se faire en ce pays.

Les lois et les coutumes ne sont pas les mêmes.

Et, si en France ont disparu très vite certains périodiques, c'est probablement parce que le ton adopté déplaisait ou aux lecteurs qui ne soutenaient ces écrits, ou aux pouvoirs publics.

Arcadie a l'immense mérite d'exister depuis seize ans, et d'avoir présenté en tous les domaines un visage net et précis de l'homophilie.

C'est pourquoi, par exemple, on la cite de plus en plus, c'est pourquoi tel étudiant qui prépare actuellement une thèse de doctorat sur ce sujet est venu demander à *Arcadie* aide et lumière, c'est pourquoi un groupe d'étudiants en sociologie à la Sorbonne qui prépare une étude sur l'homophilie, tout naturellement encore, est venu vers nous pour s'instruire, c'est pourquoi, comme on l'a dit le mois dernier, le TEP-Magazine de Paris a fait appel à *Arcadie* aussi pour exposer le problème homophile.

C'est donc que nous avons publié des textes sérieux, valables, honnêtes. C'est pourquoi il nous paraît, pour l'essentiel, qu'il ne peut y avoir d'importantes modifications à apporter au contenu de cette revue.

Ce ne sont pas des « potins », des histoires légères plus nombreuses, un certain laxisme qui établiront dans sa rigueur historique, philosophique, psychologique, sociologique, morale, l'homophilie et les homophiles.

D'ailleurs, de la majorité des réponses reçues ne se dégage pas un tel désir. C'est ainsi que nous pouvons le mieux nous défendre, nous faire connaître et estimer. Nos arguments inlassablement répétés finissent par frapper tous ceux qui sont honnêtes intellectuellement.

Nous sommes des révolutionnaires à notre façon. Parce que nous voulons insérer l'homophilie dans la société contemporaine. Nous ne voulons plus d'homophiles honteux, rasant les murs, craintifs, seulement follement et dangereusement audacieux pour leurs petites aventures personnelles. Nous voulons les homophiles dans la société, et à part entière.

Et c'est ce que nous essaierons de faire en novembre prochain par une grande manifestation de masse.

Si les événements politiques et sociaux le permettent nous inviterons la France à écouter les homophiles.

Nous abandonnons cette idée de congrès un peu fermé et peut-être inutile. Quoi! Prier les homophiles de venir entendre des gens de l'extérieur leur parler de leur vie! Mais ils savent mieux que ces professeurs, ces médecins, ces moralistes, ce qu'est être homophile et vivre son homophilie dans la société française de ce milieu du XX^{e} siècle.

Mais, les autres, cette foule innombrable qui condamne sans savoir...

C'est pourquoi nous la convierons à venir nous écouter — comme il y a seize ans au Club du Faubourg, comme hier au Théâtre de l'Est parisien, maison de la culture de Paris.

Tous les Arcadiens déjà sont mobilisés pour ce meeting.

Ceux de province devront venir.

Dignement, sévèrement, lucidement, nous dirons nous-mêmes à ceux qui sont suffisamment intelligents et probes pour venir nous voir et nous entendre — ce qu'est cette homosexualité dont on parle à tort et à travers depuis des siècles sans la bien connaître.

L'heure est venue. Le monde progresse. Vite, très vite. Souvent en zigzaguant.

Dans ce monde en mutation, nous sommes.

Dans ce monde qui se refait, nous devons être.

Majeurs, conscients de nos responsabilités, persuadés que c'est servir l'humanité et les hommes, nous dirons, dans cette manifestation qui se veut digne, sans créer aucun désordre de quelque nature que ce soit : voilà l'homophilie.

Ce sera le complément normal de ces 190 numéros d'*Arcadie*.

Et nous aurons, à ce moment-là, nous l'espérons, notre vrai *siège*, notre vraie maison, puisque la souscription que nous conseillait cette très haute personnalité italienne dans sa lettre publiée dans mon éditorial de janvier 1969 a été ouverte, et se poursuit, et connaît un franc succès. Chacun peut encore y participer.

Enfin, après une longue nuit de plusieurs siècles, des hommes et des femmes, avant-hier à Zurich — Der Kreis —, hier, à Amsterdam — le C.O.C. —, à la même heure *Arcadie* en France, *One* et *Mattachine* aux Etats-Unis d'Amérique, sans parler des mouvements de Scandinavie, du groupe de la *Réforme de la loi* en Angleterre, ont pris en charge le destin des homophiles.

Un ministre de la Reine de Hollande inaugure un bureau d'aide social.

Des députés courageux et intelligents en Angleterre ont défendu l'homophilie — à la différence des nôtres qui n'ont pas daigné répondre à notre questionnaire — mais nous reviendrons sur ce sujet.

Demain, la France, Paris, à sa façon.

Et ce ne sera pas de la propagande : quel mot ridicule quand il s'agit de ce problème.

Ce sera l'ère des catacombes qui s'estompera.

Nous libérerons nos sociétés de ce tabou.

L'Etat, les institutions, les Eglises, qui que ce soit n'y perdront rien, mais, au contraire, y gagneront beaucoup.

C'est cela... la participation.

ANDRÉ BAUDRY.

HISTOIRE.

Frédéric II.
Michel-Ange.
Sapho sous la Pompadour.

Edouard II.
O. Wilde.
La passion de Junot.
Henri IV de Castille.
Louis II.
Tchaïkowsky.
Les Templiers.
André Gide.
P. Verlaine.
Voltaire.
J.B. Nattier.
Rodrigue Borgia.
Des études sur les « hommes du grand siècle », la mythologie grecque, le non-conformisme de la Belle Epoque, l'homosexualité et la société à travers l'Histoire, etc...

SCIENCES DIVERSES.

L'homosexualité est-elle un vice?
Le tabou homosexuel.
Homosexualité et biologie.
Frund et la psychologie des profondeurs.
Homophilie et mariage.
Psychologie analytique de Jung.
Rôle et valeur de la sexualité dans la vie humaine.
La volonté de puissance chez Adler.
Le traumatisme de la naissance.
Le complexe de castration.
Du désespoir à la répétition.
Le narcissisme.
L'efflorescence du mâle.
L'hermaphrodisme.
Schopenhauer et le problème de l'homosexualité.
L'évaluation de l'amour homosexuel.
A la recherche des facteurs sexualisants.
La tentation charnelle.
Psychothérapie du Dr Hesnard.
Yin et Yang.
Le fait homosexuel.
L'image du partenaire.
Pèlerinage aux sources du plaisir.
Norme sociale et norme humaine.
Homosexualité, esclavage et civilisation.
Les tabous sexuels de l'Islam.

L'érotisme en question.
Homosexualité et hormones sexuelles.
Peut-on guérir l'homosexualité?
Valeur religieuse de l'homophilie chez les primitifs.
Les Incas et l'homophilie.
Un homosexuel peut-il être chrétien?
L'homophilie et les préjugés.
L'amour grec et Eros socraticus.
De l'amitié et de l'homophilie.
Néophilie.
L'homophilie dans les lois de sélection et d'évolution de la race humaine.
L'homophilie féminine.
Nietzsche.
Pindare.
La conscience malheureuse.
L'homosexualité chez les singes.
Les droits humains et le déni de liberté sexuelle.
De la virilité.
Le drame de l'homosexualité.
Comment on devient homosexuel?
Les homosexuels, minorité sociale.
Homophilie et équilibre de la nature.
Travestissement et sexualité.
Conception ontologique de la sexualité.
Enfance et homosexualité.
Du déterminisme sexuel.
Théologie et homosexualité.
L'archœopterix et l'homosexuel.
L'homosexuel et la Magna Mater.
L'homophilie à retardement.
L'homophilie sous l'angle psychomorphologique.
L'homophilie est-elle un humanisme?
Sexe et religion.
Méthodologie pour l'étude de l'homosexualité.
Etc..., etc...
Nous avons rendu compte de 425 livres, de 60 pièces de théâtre, de 50 films.
Le Directeur a publié une centaine d'éditoriaux.

LECTURES D'AMÉRIQUE

par MARC DANIEL.

C'est une tâche pratiquement impossible que de vouloir présenter, à intervalles d'ailleurs bien irréguliers, la vie de nos cousins d'Amérique aux lecteurs d'une revue homophile d'Europe.

Tout, dans le grand pays d'Outre-Atlantique, est énorme, hors de proportion avec nos façons de voir et de sentir. Tout nous étonne, dépasse nos prévisions : aussi bien les éléments de progrès (publications, lutte des homophiles pour la défense de leurs droits civiques) que les éléments rétrogrades (persécutions policières, lois répressives, attitudes provocatrices de certains groupes homosexuels et de certains éditeurs)...

Beaucoup de temps a passé depuis notre dernière chronique d'Amérique (numéro 132, décembre 1964). Heureusement, depuis lors, le livre de Roger Peyrefitte est venu apporter aux lecteurs français des informations d'une qualité et d'une originalité difficilement égalables (1), complétées par un chapitre « ad usum Arcadiæ » qu'il a confié à notre revue en exclusivité (2). De leur côté, Guy Laurent et Adrien Lertam nous ont fait part avec esprit de leurs *Impressions américaines* (3) ; de sorte que notre curiosité touchant nos cousins du Nouveau Monde n'est pas restée tout à fait insatisfaite.

Malgré tout, la masse des livres parus depuis cinq ans entre New-York et Los Angeles est telle qu'un relevé s'im-

(1) Roger Peyrefitte : *Les Américains,* 1968. Cf. *Arcadie,* n° 178, p. 411.

(2) N° 181, janvier 1969.

(3) N° 169, janvier 1968, et n° 182, février 1969.

pose, ne serait-ce que pour nous permettre de guetter l'apparition des traductions françaises éventuelles.

Tout d'abord, quelques mots sur les mouvements, groupes et revues homophiles d'Outre-Atlantique ne seront pas inutiles.

MOUVEMENTS, GROUPES ET REVUES HOMOPHILES.

A la différence de la France, les Etats-Unis connaissent une abondante floraison de mouvements et de publications consacrés à la défense et illustration de la cause homophile. Floraison qui, dans certains cas, semble même s'apparenter à une certaine luxuriance, au point qu'il n'est pas toujours aisé de s'y retrouver, au moins à distance.

Un article paru dans la revue *One* de décembre 1967 faisait l'historique du mouvement. Par un curieux parallélisme avec la France (qu'on se rappelle la revue *Inversions...*), la première manifestation de l'homosexualité consciente et organisée Outre-Atlantique remonte aux années 20, mais fut éphémère. Puis, en 1947-1948, il y eut à Los Angeles une petite revue intitulée *Vice Versa* (titre évocateur!) et un groupe dénommé *Knights of the Clock* (« Chevaliers de l'Horloge »). Mais le premier mouvement réellement important fut *Mattachine*, purement californien à l'origine, et qui aujourd'hui possède des branches régionales dans plusieurs Etats américains, bien que les liens entre ces différentes « branches » et la maison-mère apparaissent comme assez distendus.

Puis ce fut la fondation de *One*, en 1952, à Los Angeles, qui édita bientôt le plus important des mensuels homophiles de langue anglaise, et une revue scientifique trimestrielle, *Homophile Studies*, dont les lecteurs d'*Arcadie* ont souvent entendu parler.

Au cours des dernières années, la situation s'est compliquée.

D'une part, *Mattachine* semble s'être complètement rompu en plusieurs groupes indépendants. La publication de la revue *Mattachine Review* a cessé à la fin de 1964 (4).

(4) D'une façon générale, nous donnons comme dernier numéro pour des diverses revues le dernier numéro reçu par la direction d'*Arcadie*.

One, de son côté, a connu des difficultés dont nous avons parlé dans le numéro d'*Arcadie* d'octobre 1965 : son équipe dirigeante s'est cassée en deux, et deux revues concurrentes sont sorties de cette scission : *One*, qui a cessé de paraître en juin 1967, et *Tangents*, qui paraît irrégulièrement. *One* s'est survécu par un petit feuillet ronéotypé intitulé *One Letter*, qui paraît à intervalles irréguliers (dernier numéro reçu rue Béranger : octobre 1968). Les activités du groupe *One*, qui semble cruellement manquer d'argent, restent intéressantes : conférences, contacts avec les Eglises, conseils juridiques, etc... Notons enfin que certains membres de l'ancienne équipe de *One* avaient lancé, en mars-avril 1966, une nouvelle revue intitulée *Pursuit and Symposium*, qui semble n'avoir eu qu'un seul numéro. Les futurs bibliographes de l'homophilie ont de quoi s'amuser!

En tant que publications, *One* et *Mattachine* sont donc virtuellement défunts; constatation un peu mélancolique pour ceux qui, comme nous, suivaient avec sympathie leurs efforts depuis plus de quinze ans!

Une autre revue, *Drum* (« Le tambour »), publiée par le mouvement *Janus* (34 S. 17th. Street, Philadelphia, Penna.), a eu pendant plusieurs années le privilège d'un style fort gai, d'un esprit typiquement « folle » et souvent irrésistible, avec bandes dessinées à ne pas mettre entre toutes les mains, et photographies de nus très explicites. Elle paraît maintenant assez irrégulièrement (dernier numéro reçu : janvier 1969).

En revanche, les bulletins d'information publiés par les « fédérations » de mouvements homophiles sont assez nombreux, encore qu'il soit assez difficile de s'y retrouver, en raison de leur caractère souvent éphémère : *S.I.E.C.U.S.* (Sex Information Educational Council of the United States, New-York), *E.C.H.O.* (East Coast Homophile Organization, New-York), *Citizen News* (San-Francisco), *Town Talk* (également San-Francisco), *N.A.H.C.* (North American Homophile Conference), *S.H.L.* (Studen Homophile League, mouvement des étudiants d'université), etc...

Mais le mouvement le plus florissant — le seul, en tout cas, dont la revue mensuelle nous parvienne régulièrement — semble être actuellement *S.I.R.* (Society for Individual Rights, P.O. Box 5526, San-Francisco; siège : 83, 6th. Street, S.F.), qui mène une action politique, éta-

blit la liaison avec les Eglises (5), et organise un programme exceptionnellement varié de manifestations allant des représentations théâtrales aux pique-nique, aux excursions dominicales et aux bals travestis. La revue de *S.I.R.* s'appelle *Vector;* elle offre un style assez psychédélique et sophistiqué, tout à fait aux antipodes du genre sérieux de notre chère et raisonnable *Arcadie.* La devise de *Vector* est « Gay Power ». Tout un programme!

N'ayons garde d'oublier, en terminant, la déjà ancienne et toujours vivante organisation des *Daughters of Bilitis* et sa revue *The Ladder,* organe des lesbiennes américaines, beaucoup plus organisées que leurs consœurs européennes.

LES LIVRES.

On voit, par ce qui précède, qu'à part *Vector* (qui ne publie guère d'articles de fond), il ne subsiste plus de revue homophile digne de ce nom aux Etats-Unis.

Pour nous Européens, cette disparition de *One et Mattachine* a une conséquence fâcheuse : c'est que nous sommes ainsi privés du moyen le plus efficace que nous avions de connaître les livres qui paraissent, à un rythme accéléré, Outre-Atlantique.

Faute de ces revues, il nous reste les bulletins d'informations publicitaires de certains éditeurs et libraires « spécialisés », dont les plus importants sont — ou étaient — : *G.B.S.* (Guild Book Service, Box 7410, Franklin Station, Washington D.C. 20044) ; *W.B.C.* (Winston Book Club, 250 Fulton Avenue, Hampstead, N.Y. 11550) ; *D.B.S.* (Dorian Book Service, 693 Mission Street, San-Francisco, Calif. 94105) ; *Grove Press; Julian Press; Pan Graphic;* etc...

Ces bulletins nous parviennent irrégulièrement, de sorte qu'il est fort possible que la bibliographie qui va suivre présente des lacunes. Ils n'indiquent pas toujours — pour des raisons commerciales évidentes — la date de publication des livres : il peut donc se faire que quelques-uns des titres que nous allons citer soient des rééditions d'ouvrages anciens. Enfin il peut s'agir d'éditions américaines de livres anglais. De tout cela, nous demandons à nos lecteurs de nous excuser, car — sauf exceptions — nous citerons la plupart de ces livres d'après ces revues et bulletins américains, n'ayant évidemment pas eu la possibilité de les lire tous par nous-même!

(5) Le « Religions Committee » de S.I.R. organise régulièrement des conférences sur les problèmes religieux, auxquelles participent des ecclésiastiques des différentes Eglises. Autre mouvements du même genre : Southern California Council on Religion and the Homophile (2141 Baxter Street, Los Angeles, Calif. 90039), Council on Religion and the Homosexual (693 Mission Street, San-Francisco, Calif. 94105).

Pour la même raison, les appréciations que nous reproduisons sur les livres ne sont pas à porter à notre compte, sauf dans les cas où nous avons pu en vérifier personnellement le bien-fondé.

Quelques remarques préalables sont d'ailleurs nécessaires au sujet de cette abondante bibliographie.

A l'inverse de la France, les Etats-Unis apparaissent largement libérés des vertus paralysantes de l' « auto-censure ». Certains éditeurs n'hésitent pas à publier en livre de poche des ouvrages qui ressortissent au domaine de la pornographie pure et simple, et cette catégorie de production est si florissante qu'on pourrait remplir des pages d'*Arcadie* rien qu'à en citer les titres. De même, se multiplient les albums de photographies (*Hellenic Sun, Mr Sun, The American Sunbather, Nudist Sun, Like Young, Youth at Play, Men in Uniform, Boyhood, Boys Will Be Boys, Photorama, Titans,* etc..., etc...), et jusqu'aux « posters » d'athlètes (*Physique Posters*), qui, de ce côté-ci de l'Atlantique, sont plus ou moins illégaux.

C'est que l'esprit démocratique est fort vivant là-bas, et que tout abus de pouvoir de l'administration et du gouvernement y est aussitôt stigmatisé par une multitude d'organisations et de journaux, contrastant avec l'apathie et l'indifférence qui, en général, accueillent les exploits de Dame Censure et de Dame Pudibonderie sous nos climats. Après tout, chaque pays a la liberté qu'il mérite (6).

Une autre caractéristique des Etats-Unis est l'extrême intérêt que le public y porte aux questions sexuelles, et en particulier à l'homosexualité, d'où la multiplication des ouvrages de « vulgarisation » sur ce sujet (comme, aussi, des émissions de radio et de télévision, des « débats » et « tables rondes », des articles de journaux, etc...). Le tout, bien entendu, d'une qualité fort inégale.

(6) Une toute récente information (mai 1969) faisait état de mesures prises par le Président Nixon pour endiguer ce flot de « pornographie ». Attendons...

Il est vrai que les Etats-Unis sont si peuplés que le « marché » de l'édition y est, par la force des choses, beaucoup plus florissant qu'en France. Si l'on s'en tient au fameux pourcentage de 1 sur 20, cela représente au bas mot 10 000 000 d'homosexuels, soit un nombre considérable de lecteurs pour la littérature « spécialisée ». La France, avec ses 2 500 000 homosexuels (au même taux de 1 sur 20), est loin de compte; à quoi s'ajoute la timidité bien connue de nos éditeurs et de nos libraires!

Il y a donc, indéniablement, un fort « déchet » parmi la production de livres homosexuels en Amérique. Mais le succès en France des traductions d'ouvrages tels que *L'Etau* de Dennis Murphy, *Cité de la Nuit* de John Rechy, *Un autre pays* de James Baldwin, montre à quel point nous sommes maintenant tributaires — pour le meilleur et pour le pire — du monde d'Outre-Atlantique.

Sans vouloir « catégoriser » à l'excès, nous avons dû ranger les ouvrages sous sept rubriques, pour éviter des répétitions fastidieuses.

1. — *L' « infra-littérature »*.

Sous ce titre, nous regroupons les dizaines de romans semi-pornographiques (« semi » est, dans beaucoup de cas, un euphémisme) qui fleurissent chez quelques éditeurs spécialisés.

Ils n'ont évidemment aucun intérêt du point de vue littéraire, mais constituent des documents utiles sur le plan sociologique, dans la mesure où ils actualisent une certaine image que la société américaine se donne d'elle-même. Ils ne sont pas non plus à négliger sur le plan psychologique, car, en répondant aux désirs d'une partie du public homosexuel, ils contribuent à vivifier les mythes mêmes qu'ils illustrent.

Après la vogue des romans « fleur bleue » et sentimentaux d'avant-guerre, l'Amérique homosexuelle s'exprime aujourd'hui de préférence dans des œuvres emplies de violence et de brutalité. La prostitution masculine y joue un rôle prépondérant, ainsi que le viol, l'alcool et la drogue; la psychanalyse y est mise à contribution avec insistance, sous sa forme la plus puérile. Schéma habituel : un jeune garçon, incompris dans sa famille (parents désunis, mère divorcée et remariée, etc...), s'enfuit, est violé par un

camionneur (ou par un fermier, un prêtre, un soldat déserteur, etc...), est recueilli par un riche homosexuel amateur de chair fraîche (qui l'abandonne au bout de quelques semaines), se prostitue à Los Angeles (ou San-Francisco, ou New-York, ou Nouvelle-Orléans...), devient la proie d'une bande de truands, participe à des orgies à trois (ou à quatre, ou à cinq, ou davantage : chiffre non limité), trafique la drogue, est arrêté, emprisonné, violé par deux (ou trois, ou quatre, ou davantage) codétenus, se suicide (ou tente de se suicider), etc..., etc..., etc... Variations sur ce thème à l'infini. En général, rien n'est laissé à l'imagination dans la description des divers viols et orgies, avec accompagnement de sévices et brutalités de toute sorte. — Autre schéma : le garçon de bonne famille est initié à l'amour par son professeur, puis fréquente bars et bains de vapeur, avant de finir drogué et victime de maîtres-chanteurs. — Ou encore : le jeune marin découvre le monde au hasard des escales et des aventures homosexuelles sous les différentes latitudes, — Etc...

A vrai dire, quand on a lu deux ou trois romans de cette sorte, on n'a plus grand-chose à apprendre; mais ce n'est pas la science qu'y vont chercher leurs lecteurs...

Quelques titres, sans autre commentaire : Victor J. Banis, *The Why Not;* Gregory Barnes, *Homo Alley;* Jœ Caruso, *Queer Hustler;* Curt Colman, *The Latent Lovers;* James Colton, *Lost on a Twilight Road;* Carl Corley, *My Purple Winter;* Carl Corley, *The Scarlet Lantern* (Japon : « une Madame Butterfly homosexuelle ») ; Ed Culver, *Kept Boy;* Ed Culver, *Gay Three-Way;* John Dexter, *The Gay Ones;* John Dexter, *The Self-Lover;* Paul Dickson, *Gay Boy Returns;* Donald Evans, *Beach Boy;* Donald Evans, *Male Madame;* Donald Evans, *The Gay Jungle;* Donald Evans, *Mr Muscle Boy;* Percy Fenster, *Hot Pants Homo;* Edwin Fey, *Summer in Sodom* (7) ; William Goldman, *Boys and Girls Together;* Charles Gorham, *Mc Caffery;* Stella Gray, *Abnormal Anonymous;* Jœ L. Houston, *The Gay Flesh;* Myron Kosloff, *Dial P for Pleasure;* Tom Lockwood, *Sons of a Beach;* Peter B. Luvvly, *Autobiography of a Camp;* R. Mc Coy, *Entrapment;* John O'Day, *Confessions of a Male Prostitute;* Larry Price, *The Gay Rebels;* D. Royal, *I, Homosexual;* Russ Sarrow, *The Gay Game;* Robert Saunders, *The Gay*

)7) Cf. *Arcadie,* n° 136, p. 204.

Lords; Peter Sinnot, *Young Danny;* David Storey, *Radcliffe;* Daniel Telfer, *The Corrupters;* Robin Versage, *Tops, Bottoms and Sidepockets;* J.X. Williams, *Parisian Passions;* J.X. Williams, *The Bronze and the Wine;* Ned Winslow, *Bottoms Up.* Etc... (On remarque la fréquence, dans ces titres, du mot « gay ». C'est un des points où la langue anglaise est supérieure à la nôtre : essayez donc de lancer un livre, même porno, avec un titre tel que « Garçons pédé » ou « Rebelles pédé » !).

(*à suivre*)

MARC DANIEL.

HENRY DE MONTHERLANT

LES GARÇONS

Ed. N.R.F. — 378 p. — 25 F

DANIEL DEPLAND

LA JAVA

« c'est ton frangin
c'est mon amant »

J.J. Pauvert — 135 p. — 13,50 F

ADOLFO

par CLAUDE MAILLARD.

21 h 30. Je pense à toi Adolfo. Sans remords, à toi que je n'ai pas connu.

J'aimerais vous dire pourquoi tout cela est arrivé, mais dans le fond... quelle importance?

Voilà les faits. En vrac. Comme ils se sont passés le vingt-trois mars d'une année bissextile.

Il pleuvait. La pluie est indispensable quand on s'ennuie. Or, je m'ennuyais.

Quand j'enfilai mon imperméable avant de sortir de l'hôtel, il était onze heures. Je l'ai noté parce qu'il y avait une affreuse pendule sur la console du hall.

Le portier me classa immédiatement dans la catégorie des clients peu intéressants; j'étais sans voiture et je ne lui avais pas demandé de m'appeler un taxi.

Pourtant ma valise portait à la poignée l'étiquette d'Air France et j'avais un nom à particule. Mais il devait pas le savoir.

Une goutte d'eau glissa derrière le col de mon veston, me rendant de mauvaise humeur.

A cinq mètres de l'hôtel Excelsior, je hélai un taxi, une Fiat noire et verte. A Rome, il n'y a qu'un modèle de taxi.

— Conduisez-moi au musée.
— Lequel? Signor.
— Celui que vous voulez.

Il choisit la villa Borghèse. C'était idiot. La course lui rapportait trois cents lires avec le pourboire. Les salles ressemblaient aux wagons du métro à six heures du soir. Pour Saint-Jérôme du Caravage, il fallait faire la queue. Après un quart d'heure de piétinement, je quittai le musée.

Je préférais la pluie. Les mains dans les poches, je me promenais dans les allées détrempées du Pincio. Quelques

voitures, en me voyant, ralentissaient. Pas longtemps; et je devinais, derrière les vitres embuées, quelqu'un haussant les épaules. « Si j'avais été une fille, je suis sûr qu'une voiture se serait déjà arrêtée. » Au même instant, une voiture blanche lentement me dépassa et stoppa. Un jeune homme blond en sortit, ouvrit un parapluie et vint à ma rencontre.

Maintenant j'étais assis à côté de lui. En me serrant la main, Adolfo me confia son prénom.

D'un doigt il toucha mon imperméable. Il m'invitait à l'enlever; ce que je fis. Je le jetai négligemment sur la banquette arrière.

Je le regardai en passant. Son profil ne bougea pas, mais les yeux sourirent imperceptiblement, sûrs d'eux, éclairant avec orgueil la peau rasée de près et parfumée.

— Connaissez-vous Rome? Est-ce la première fois que vous venez? Etes-vous Français?

Je croyais feuilleter mon Assimil italien.

— Où voulez-vous que je vous conduise?

Les mots, détachés les uns des autres, étaient ronds comme ses lèvres.

Je répondais par un geste vague et un haussement de sourcils.

Nous montâmes et redescendîmes des rues et des avenues. Devant chaque monument il ralentissait, le temps de me le présenter; je connus ainsi le Colisée, le Soldat inconnu, les Forums impériaux, le château Saint-Ange, le Panthéon et bien d'autres que je saluais poliment d'une exclamation. Je n'ai rien retenu. Comme à la foire, quand les animaux en carton pâte défilent, j'avais une envie folle d'envoyer tout balader. La pluie romaine avait une couleur de genêt et Adolfo un pantalon de flanelle grise qui moulait ses cuisses.

Tout d'un coup, je me demandai où il avait mis son parapluie. Je tournai la tête. Pas de parapluie sur la banquette mais des livres de droit. J'avais à mes côtés un étudiant. C'était gai. Je me rappelai mes années estudiantines et une mélancolie fielleuse coula dans mes veines. Comme j'étais vieux!

Le mécontentement que je ressentis me fit trouver cette promenade ridicule. Je remuais sur mon siège comme un écolier qui a envie de sortir. Adolfo me jeta un coup d'œil.

— Où voulez-vous aller?

— Aux Catacombes.

De la façon dont je l'avais dit, les Catacombes signifiaient le diable. Il regarda sa montre, dit une phrase en italien à laquelle je répondis par un « no capito » fatigué.

Une minute, sa main droite se posa sur sa jambe juste au-dessus du genou, puis revint sagement sur le volant. La chemise d'Adolfo était rose.

La pluie roulait en perles sur le pare-brise. On avait envie d'en prendre quelques-unes entre le pouce et l'index et de les faire éclater comme les vésicules de certaines algues. Plaisir enfantin qui n'était peut-être pas sans rapport avec la couleur de la chemise d'Adolfo.

— Je ne connais pas les Catacombes.

— Et vous êtes Romain!

L'avais-je vexé? Il ralentit pour ranger sa voiture le long du trottoir et, les mains à plat sur le volant, me regarda. Calmement. Sans essayer de comprendre ni mon français ni mon visage.

A croire que je ne l'intéressais pas. Il ne m'avait même pas demandé ce que je faisais. C'était vexant. Généralement au seul énoncé de ma profession, les gens se mettaient en un garde à vous respectueux et admiratif qui me faisait sourire mais, dans le fond, me plaisait. J'avais trente-quatre ans.

— Ici dans une heure.

Adolfo disposait maintenant de mon après-midi.

Je ne pouvais pas rester debout sur le trottoir à attendre. Il fallait faire quelque chose : marcher, entrer dans l'église Sainte-Marie, déjeuner au snack que j'apercevais de l'autre côté de la place ou bien regagner mon hôtel. Il y avait toutes les chances pour qu'Adolfo ne revienne pas, cette dernière solution était donc la meilleure. Je passerais l'après-midi aux Thermes de Caracalla ou au Forum à me promener puisqu'il ne pleuvait plus.

Après avoir rôdé autour du mur de l'église et admiré à travers les grilles du Musée des Thermes le petit cloître, l'idée me vint de rester. Une curiosité malsaine m'habitait. Je traversai la place et entrai dans le snack où je commendai une bière et un sandwich.

Sa voiture était là, exactement à l'endroit où il m'avait quitté. Dès qu'il m'aperçut, il sortit et, comme au Pincio, vint à ma rencontre. Il ne me serra pas la main mais me frappa amicalement l'épaule. Il avait troqué sa veste ma-

rine contre un pull bleu pâle qui moulait son torse. Il était enfantinement beau.

Nous roulions sur la voie Appienne. Mis en joie par le soleil Adolfo bavardait. Qu'il parlât italien ne m'agaçait même pas. Sa voix me pénétrait d'une chaleur écœurante et me faisait négliger le paysage.

Adolfo devait être du Verseau. Voilà que ce tic me reprenait. Je l'avais contracté enfant en feuilletant les journaux féminins avec ma mère, qui n'oubliait jamais de lire la page des horoscopes.

Moi, j'avais appris par cœur les caractéristiques des signes du zodiaque pour briller devant mes camarades. C'était déjà une forme de médecine, celle de base. Faire croire qu'on devine.

De l'élan, du mystère, un peu de passivité, c'était le Verseau et cela convenait si bien à Adolfo.

La route s'allongeait, paresseuse et tendre. On avait envie de caresser les herbes folles qui blondissaient le talus et de respirer les fleurs avant de les couper.

Brusquement, comme un apaisement, un panneau : Catacombes de Saint-Sébastien à cinq cents mètres. Pas une minute, je n'avais douté d'Adolfo.

Le gardien du parking avait la tête et les mains d'un Sicilien. Je laissai l'imperméable dans la voiture. Et nous suivîmes un groupe de jeunes filles dirigées par un curé.

Adolfo était à côté de moi à regarder un massif de fleurs. Un papillon, je crois, le rendait sentimental. Brutalement un haut-parleur crachait quelques mots en italien. Un jeune abbé, robe au vent, accourait et nous faisait signe de le suivre.

— Viens, c'est notre tour, dit Adolfo.

Il y avait les autres, nous les laissâmes nous dépasser. Il fallait quelques minutes pour s'habituer à l'obscurité. A la dernière marche du premier escalier, Adolfo me tendit la main.

Les couloirs se succédaient. Derrière des grillages, des morceaux d'amphores, d'os, de verroterie étaient accumulés. Le corps d'Adolfo avait une chaleur envahissante. Par le contact de la mort, tout en lui devenait monstrueusement vivant.

Mes doigts s'appuyèrent sur son épaule sans y penser. Mon cœur tapait dans ma poitrine comme un poing sur une porte. A en avoir mal.

Brutalement je l'attirai.

— Attends, lui dis-je.

Et ma bouche se colla à la sienne tandis que le petit abbé disparaissait emmenant la lumière avec lui. Plus personne. Il n'y avait qu'Adolfo et moi, debout, unis devant des martyrs momifiés.

Au fond de la galerie, d'autres touristes arrivaient. La même lumière falote, le même petit abbé.

Et tandis que ceux qui vivaient droits passaient comme des ombres fortuites, nous nous aimions douloureusement.

« In pace », dit le petit prêtre alors que nous nous relevions en essuyant furtivement nos genoux.

Adolfo... le tumulte qui avait habité mon flanc s'était éteint. Tu n'étais plus rien. Tu avais dû le sentir car jusqu'à mon hôtel tu t'es tu. Quand j'ai refermé la portière, j'ai vu une dernière fois ta nuque blonde et je t'ai souri. Mais pudiquement tu as baissé les yeux. Où tu avais posé tes mains, j'avais seulement un peu plus froid.

CLAUDE MAILLARD.

CZANARA

Album de 50 dessins

— 45 F —

(plus port)

LA « LETTRE OUVERTE AUX HÉTÉROSEXUELS »

UN PAMPHLET LUCIDE MAIS DANGEREUSEMENT AGRESSIF

Après le dossier de Dominique Dallayrac, dont la franchise courageuse et charitable a été louée ici, voilà — moins d'un an après — dans cette excellente collection des *lettres ouvertes* — la Vérité... — mais sous la plume étonnante et virulente d'un « minoritaire » qui se présente comme tel (1).

Aucun des deux, en apparence, n'est plus à louer que l'autre : même franchise de celui qui, l'an dernier, avouait son inexpérience personnelle, et de celui qui, cette année, proclame ses préférences sexuelles, et même ses exploits variés.

Il est vrai que Dieu lui-même, dans cette collection « ouverte » en avait pris, si j'ose écrire en langage faubourien, « un bon vieux coup »! Aujourd'hui, ce sont les hétérosexuels qui peuvent y lire — noir sur blanc — « leurs quatre vérités ». Elles leur sont assénées, implacablement et subtilement analysées, irrévocablement établies : c'est une remise en ordre, après dix-neuf siècles de déviations extravagantes, d'extrapolations stupides, de superbe ignare.

Mais justement, cette Vérité terriblement nue, peut, comme celle des peintres de la Renaissance et du Grand Siècle, choquer... les gens... Elle fait peur... Ou, tout au moins, elle effarouche et peut hérisser.

A l'exploration et à l'information, patientes et impartiales de Dominique Dallayrac, succède, plus bref et plus brutal, un cinglant pamphlet *contre* les hétérosexuels.

(1) Pierre Déméron : *Lettre ouverte aux hétérosexuels.* Albin Michel, mars 1969, 143 pages. Prix : 8,90 F.

A moins d'être — et nous devons le souhaiter — d'une magnifique intelligence (qui leur permette de reconnaître leurs erreurs de routine et leurs vues faussées, depuis ces dix-neuf siècles), ces malheureux hétérosexuels... malmenés, morigénés, houspillés, persiflés, accablés, et tarabustés sur tous terrains... peuvent accepter fort mal une si rude médecine. Car, malgré l'élégance, l'adresse, la tenue du praticien, c'est vraiment, pour un néophyte, une médecine brûlante — encore que rien, ou presque, ne soit à désapprouver, dans cette corrida furibonde.

*
**

On n'avait pas été, ici, sans remarquer cet éclatant article, ironique et spirituel, que Pierre Déméron avait écrit en 1965 — *Lui*, N° 20, du mois d'août, pages 27 à 30 — et qui fut sans doute le coup d'essai de cette estocade définitive. Nous ne l'avions point signalé. Peut-on tout dire? Nous n'avons pas encore dit un mot, par exemple, de la *Dimension de l'homosexualité* du philosophe Corraze (Editions Privat, Toulouse)... *Chi va piano, va sano e lontano!* De la mesure en toute chose...

Il est bon, certes, de lutter contre les préjugés. Mais ce n'est pas en les matraquant qu'on les ruine. Einstein, devant la bêtise, avait plus de résignation et de patience.

Les preuves de « l'imbécillité » de l'accusé (au sens étymologique) sont déversées à un tel rythme, avec une telle violence, qu'on finit presque par avoir pitié de ces (malheureux) hétérosexuels, cernés de toutes parts, écrasés sous tant de sarcasmes, traités de si haut par l'auteur, que le lecteur, non prévenu de ce qui l'attend... peut être, en un tournemain, dressé contre l'accusateur. C'est là que Pierre Déméron n'a pas fait œuvre habile, mais performance en vue d'un succès de scandale. Voilà pourquoi nous pouvons regretter le ton de ce pamphlet tout en reconnaissant ses qualités d'alacrité, de pertinence, de précision, et de subtilité dans l'analyse de ces préjugés.

Tant d'éloges mérités se trouvent ainsi assombris par le souci des conséquences fâcheuses, qu'un tel train d'enfer peut avoir sur la masse, depuis si longtemps courbée sous tant de tabous, et maintenue, par tant d'autorités constituées, dans une telle ignorance des réalités : on ne décrasse pas un fourneau en l'arrosant d'acide chlorhydrique! La

surprise est trop brutale : c'est à tout le moins un traitement de cheval!

*
**

Oh! certes, rien — ou à peu près rien, je le répète — n'est inexact en cette lettre « ouverte », même dans les pages 118 à 139, où l'excellent universitaire qu'est Robert Merle se trouve si subtilement repris et gourmandé, à propos de son *Oscar Wilde* — cas marginal, exceptionnel, donc de fort peu d'intérêt (comme celui de Gide aussi).

Tout, en cette lettre, est vrai, présenté à propos, expliqué parfaitement. Mais au pas de charge!... Les pages consacrées à la déviation de nos civilisations de « consommation » (où la femme n'est plus qu'un gadget, qu'un appât, qu'un objet, lamentable destinée dont elle devrait être la première à se révolter) sont parfaites, reprenant d'ailleurs les analyses faites depuis longtemps par les Edgar Morin, les Erich Fromm, les Herbert Marcuse, etc... Car l'auteur, tout en fanfaronnant, et pontifiant quelque peu, est très sérieusement informé... On ne peut lui reprocher *aucune* ignorance, *aucun* faux pas. Et ses hardiesses sont fort à propos, au moment où toutes les publications, sérieuses ou non, pataugent dans les déchaînements sexuels de *Théorème*, et quand les portes de nos cinémas avertissent les spectateurs que le grand biologiste Jean Rostand recommande « à tous », la connaissance de « toute la vérité sexuelle » — c'est-à-dire... de *toutes* les vérités sexuelles!... En fait, la révolution sexuelle est continue, comme aussi la révolution atomique : c'est l'apanage de notre siècle... Et les tabous religieux sont emportés, eux aussi, dans le courant dévastateur, ou purificateur — selon les points de vue! — de la contestation en cours. Ne voit-on pas un romancier écrire : « ... la police, la rousse, fille de Paul de Tarse... »? (Pierre Blanche, *Les pagodes*, p. 79, Flammarion 1968).

Pour en revenir à Pierre Démeron, s'il est certain que sa *lettre* est éclairante, et même fulgurante, et d'une tonicité remarquable — pour tous —, on peut redouter, qu'en bien des cas, elle rebute, qu'elle effare ceux-là mêmes qu'elle veut « éclairer », et finalement encourage dans leur obstination ceux qui ne veulent rien entendre, les Alcestes de l'hétérosexualité!

*
**

Cependant nous ne pouvons, ici, que nous réjouir de retrouver, à chaque page presque, et souvent, presque mot pour mot, les échos de tant de vérités que nous-mêmes avons dégagées ou mises au point, mais avec précautions et ménagements. Tout le butin de nos quinze années d'analyses a été ici parfaitement exploité et retransmis sous cette plume alerte, habile et cultivée, mais acerbe et désinvolte.

Et nous ne saurions nous en offusquer! Bien au contraire! Il faut nous en réjouir... Chacun sait que tous les manuels de mathématiques ou de physique, d'histoire ou de géographie, se reproduisent les uns les autres — parfois littéralement. Car la vérité est une... Alors que l'erreur est multiple! Nous avons donc, grâce à cette *lettre*, un brillant *aide-mémoire* (très utile aux candidats bacheliers, ou licenciés en sociologie et psychologie sexuelles — quand cet aspect des réalités, du moins, sera enfin au programme!...). La Vérité chemine, s'affirme, irradie sa vertu... et n'a point à rappeler ses sources. Elle sort de son puits, triomphante et pure... mais en fait, chargée d'une expérience si lourde qu'elle n'en saurait faire, même en gros, tout le bilan! Ainsi va-t-elle, sur les chemins du vaste monde, intrépide et candide — en apparence — comme cette lettre blanche.

C'est notre vœu le plus cher que tous les peuples profitent de son passage, et se délivrent de leurs tabous — les religieux, les raciaux, les sexuels : nous rejoignons ici le point de vue du *Courrier de l'Unesco* sur la *jeunesse du monde*, dont la dernière livraison (Numéro d'avril) est si généreux et si lumineux! Et si utile, pour comprendre le monde actuel.

PIERRE NEDRA.

NOUVELLES DES PAYS-BAS

par STEVEN ASVEER.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire à première vue les homophiles néerlandais peuvent être contents du débat à la deuxième chambre des Etats Généraux. Discutant le 21 et 22 janvier, le budget de la justice de M. Polak, les députés parlèrent surtout de questions de morale — parmi lesquelles dominait l'homosexualité. Il y avait deux points centraux : l'article 248 *bis* du Code Pénal néerlandais, punissant le majeur d'un maximum de quatre ans de prison pour « impudicité avec un mineur du même sexe, dont il sait ou devrait en bon sens présumer la minorité ».

Jusqu'à maintenant la jurisprudence était que ce « bon sens » signifiait « toujours ». L'article fut inséré au Code Pénal en 1911, après un débat véhément et après que la majorité calviniste-catholique l'emporta sur les libéraux et les socialistes. Avant 1911 la limite d'âge avait été de seize ans, comme pour les hétérosexuels. Les adversaires de l'article 248 *bis* désirent restaurer l'égalité et déjà une commission parlementaire s'était heurtée à la résistance du ministre Polak, qui préférait d'abord une étude par les techniciens — bien que la Hollande ne manque pas d'études à ce sujet.

Le deuxième point, moins important mais plus marquant, était « l'approbation royale » qui était refusée au C.O.C., la grande organisation des homophiles néerlandais. L'approbation royale est un nom imposant pour une chose assez commune, elle signifie qu'une organisation obtient la personnalité civile, qu'elle peut acheter et vendre et posséder des propriétés. Bien entendu le mot « royale » n'est qu'un ornement, il s'agit d'une décision du ministre, et plus souvent de ses fonctionnaires.

Chaque club de billard d'un village, chaque union de philatélistes qui le juge nécessaire peut obtenir l'approbation royale en assez peu de temps, après avoir montré des statuts acceptables. Et le C.O.C. qui existe depuis 1946 n'est pas reconnu. Il a eu même le sort rarissime d'être refusé officiellement en 1963 par un prédécesseur de M. Polak, le ministre Beerman. Le C.O.C. a quand même bien vécu et il prospère. Son action pour l'approbation vient moins d'un désir de faire cesser une situation tolérable mais quand même compliquée, que d'obtenir justice : le refus ministériel signifiant discrimination.

Le débat du 21 et 22 janvier ne changera rien officiellement. Le ministre Polak désirait, pour un changement de la loi, attendre l'avis du Conseil de Santé et le conseil — dit-il — étudie encore le problème. M. Polak ne voulait non plus accorder « l'approbation royale » au C.O.C. Pour se défendre il remarqua que le C.O.C. a aussi des membres mariés, et qu'ainsi le C.O.C. facilite l'adultère, et que les autorités ne peuvent approuver l'adultère qui est défendu par la loi.

Les cent étudiants et autres jeunes gens qui, devant la deuxième chambre, oganisaient avec bonne humeur les premières démonstrations des homophiles aux Pays-Bas (et qui sait en Europe) furent peut-être déçus, puisqu'à la Chambre le ministre gagna. Pourtant tout le débat montra les grands progrès accomplis par les homophiles néerlandais pendant ces cinq ou six années. Parmi les députés, non seulement la gauche était favorable aux homophiles, mais aussi les porte-parole de trois sur quatre partis gouvernementaux.

C'était clair : acceptant l'attitude du ministre, ils ne lui accordaient pas une victoire mais seulement un délai — afin qu'il trouve prudemment une retraite honorable sans perdre son prestige. Ainsi, les libéraux en majorité — bien que protégeant le ministre libéral Polak — sont en effet gagnés à cette défense. Plus important : le Parti Catholique — grand responsable de 1911 — semble être aussi favorable. Ne restent comme vrais adversaires au parlement que les Calvinistes stricts, quelques paysans de la droite et quelques isolés.

Aussi, dans l'opinion publique notre cause a beaucoup gagné. Jamais la presse néerlandaise n'a porté autant d'attention favorable ou du moins neutre aux homophiles.

Que la gauche critique l'attitude gouvernementale cela va de soi! Mais combien tout a changé dans la presse catholique! Le C.O.C. n'y était pas seulement défendu par *De Volkskrant* (Journal du Peuple) (1) — déjà assez favorable depuis quelques années — mais aussi par le doyen de la presse catholique européenne, le prudent et digne *De Tyd*.

Il serait quand même téméraire d'attendre une solution immédiate. La politique prend son temps, aussi à La Haye, et sans doute restent-ils des adversaires influents qu'on n'a vu ni à la Chambre ni dans la presse. Mais dans ce match parlementaire, le C.O.C. est sorti du premier round avec une bonne avance de points.

STEVEN ASVEER.

(1) *De Volkskrant* (Journal du Peuple. Catholique de Gauche).

LE PETIT LIVRE ROUGE
DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE

— Des pages explosives —

Ed. Debresse — 192 p. — 10 F

NOUVELLES D'ESPAGNE

par JUAN GARCIA.

Janvier 1969, à Madrid. Manifestation à l'Université. Menaces. Drapeaux. Charges de police. Arrestations. L'un des étudiants arrêtés s'appelle Enrique. Emmené par la police à un étage du Commissariat pour être interrogé, il échappe aux policiers qui le gardent, fuit dans l'escalier. Poursuite. Il ouvre une fenêtre, se lance dans le vide. Il est mort.

Murmures, accusations, grève à l'Université. Est-ce un suicide? On trouve son *Journal;* le quotidien *ABC* le publie le 22 janvier. Il n'y est pas question de politique, mais de suicide.

Il est vrai que, tous, nous avons parlé de suicide un jour ou l'autre, sans y penser vraiment. Alors, pourquoi cette tendance suicidaire chez Enrique ? Il y a, dans son *Journal*, des passages qui font frémir : « Une nouvelle fois j'ai été l'objet de railleries à cause de mon attitude déprimée et passive... La perspective de rencontrer Javier et ses frères me terrifie... La seule pensée d'une réflexion, d'un commentaire humiliant, me torture, me châtre littéralement... Oppression devant les autres. *L'enfer, ce sont les autres...* J'ai rêvé de Javier; je le frappais, je le détruisais dans mon inconscient, désir que je n'arrive pas à réaliser dans la vie... Je crois que mes capacités, mes possibilités, sont paralysées par les autres, surtout par Javier, au moment où je veux les exprimer... Le problème Javier a produit en moi une situation d'angoisse... Le souvenir de ce que m'a fait Javier est, par moments, obsédant, mais depuis quelque temps, quand j'y pense, il l'est moins que la sécurité du suicide... Avant de lui rendre visite j'ai pris pleinement conscience de ma dépression... Je suis torturé à l'idée de ce que Javier peut penser de moi, de ce qu'il peut dire de moi aux autres. Il me semble qu'on me suce le sang. Suicide?... Hypersensibilité. Je redoute les railleries et les

réflexions vexantes de tout le monde. Je hais Javier... Je souffre atrocement des moqueries que m'adresse Angel; c'est par la faute de ma passivité que cette situation se prolonge... Je ne peux supporter l'idée de voir Javier; je me sentirais psychologiquement dominé... Le suicide serait une solution, si j'avais des croyances religieuses... Javier, son souvenir, la perspective de le revoir me déprime au-delà de tout... Que faire? continue-t-il à me juger? »

Javier ignorait tout de ces sentiments d'Enrique. Il les apprit par hasard, en lisant le *Journal* d'Enrique publié dans *ABC*, et le lendemain il envoya à la rédaction du quotidien une lettre où se trouvent ces mots : « Pourquoi ne sommes-nous pas venus jusqu'à toi? pourquoi ne t'avons-nous pas tendu la main, pour sentir battre ton pouls? Ton corps inanimé doit être un brasier où nous allumerons le pardon et l'amour. Ce baiser que je n'ai pas su te donner auparavant, je te le donne aujourd'hui. Javier. »

Sans doute, le problème d'Enrique et de Javier n'est pas le nôtre, mais les phrases douloureuses d'Enrique, si. Sa solitude, son désarroi, sa terrible exclamation : « l'enfer, ce sont les autres », me font penser aux tragédies des homosexuels adolescents. Eux aussi sont seuls. Eux aussi sont désemparés. Eux aussi se sentent humiliés et persécutés, méprisés parfois par celui qu'ils aiment. Ils souffrent de se sentir moqués et raillés par l'objet de leur amour, et l'objet de leur amour ne se rend compte de rien, jusqu'au jour où il s'écrira en découvrant l'abîme de leur douleur : « Pourquoi ne suis-je pas venu jusqu'à toi? pourquoi ne t'ai-je pas tendu la main? »

Que de fois on comprend quand il est trop tard! Il est permis de ne pas répondre à l'amour par l'amour, mais jamais par le mépris. Est-il solitude plus grande que celle-là? Ni père, ni frère, ni ami, ni médecin, ni confesseur, ne servent à rien en ces circonstances, car derrière chacun d'eux il y a les autres : « l'enfer, ce sont les autres ».

Qui peut, alors, nous donner le conseil dont nous avons besoin? Il faut pour cela des hommes d'expérience et de culture, qui soient aussi passés par les angoisses de la solitude. Eux seuls peuvent enseigner à l'adolescent le chemin qu'ils ont suivi, situer son problème dans sa juste perspective, lui dire ce qu'il faut faire ou éviter de faire. Alors seulement ils pourront lui expliquer le point de vue des « autres », et, en dernier lieu, lui parler de patience et de

pardon. Lui dire qu'il n'est pas seul; que des millions et des millions d'hommes sont comme lui; que d'autres civilisations ont admis l'homosexualité; qu'aujourd'hui même, bien des peuples l'admettent sans scandales hypocrites. En France, *Arcadie* répète cela mois après mois depuis des années; mais il n'y a pas d'*Arcadie* en Espagne.

Quand viendra le jour où cela sera possible? où les homosexuels sauront qu'ils ne sont pas seuls? qu'il existe une lumière allumée pour eux, une voix pour les aider à cheminer dans l'obscurité? Je rêve du jour où il y aura un téléphone grâce auquel, du fond de leur désespoir, pourront nous appeler les adolescents et les hommes désemparés, qui n'osent pas franchir le seuil de la porte, mais qui ont besoin de parler, de se confier et d'entendre une voix amie qui les aide à vivre, à rire, à aimer « les autres ».

Car les « autres », eux aussi, sont souvent besoin d'amitié, de conseil, d'une main « pour sentir battre un pouls ». Ils croient que « l'enfer c'est nous »; que le péché, c'est nous. A nous de leur faire comprendre que nous sommes des hommes comme eux, que Dieu est avec « nous » comme avec « eux », et que la seule inscription qu'il y ait sur la porte de l'enfer, comm le disait sainte Thérèse, est : « Ici, il n'y a pas d'amour. » Les « autres » et « nous » connaissons en commun les joies et les douleurs de l'amour.

JUAN GARGIA.

RELIURES

Une reliure par année

— 15 F (port compris) —

— en vente immédiate —

1968-1969

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

JEAN COCTEAU
L'HOMME ET LES MIROIRS

de JEAN-JACQUES KIHM,
ELIZABETH SPRIGGE et HENRI C. BEHAR.

Malgré la floraison d'études sur Jean Cocteau qui a précédé et suivi sa mort, il nous manquait jusqu'à présent une biographie systématique, un regroupement de toutes les données sur l'homme et l'œuvre, dans le genre de ce que M. George Painter a fait si magnifiquement pour Proust.

Cette lacune est désormais comblée grâce à Jean-Jacques Kihm (auteur, déjà, d'un excellent petit livre consacré à l'œuvre du poète de Milly), à Elizabeth Sprigge (spécialiste américaine de Cocteau) et à leur ami Henri C. Behar. Le livre, d'abord publié en anglais, a fait l'objet, pour son édition française (1), d'une refonte complète.

C'est à M. George Painter, précisément, que les auteurs doivent d'avoir appris « que tout dire est une règle quand on parle de quelqu'un qu'on admire »; c'est à son influence directe, par conséquent, que nous sommes redevables des pages extrêmement explicites de ce livre sur l'homosexualité de Cocteau.

Encore faut-il s'entendre. A l'inverse de Gide, ou même de Proust, Cocteau n'a jamais transcrit telle quelle, dans son œuvre, son expérience personnelle. Il a même maintes fois exprimé son horreur pour ce genre d'exhibition. (« Le **Livre blanc** serait-il autobiographique ? alors je refuserais sa paternité. ») Ecrivain « précieux » — pour reprendre le terme de Bernard Fay — et passablement alambiqué, il a passé toute son existence à multiplier de lui-même les images

(1) J.J. Kihm, E. Sprigge et H.C. Behar : *Jean Cocteau : l'homme et les miroirs*. Paris (La Table Ronde, collection « Les Vies perpendiculaires »), 1968, in-8°, 476 p., ill. Prix : 33 F.

fragmentées, déformées, renvoyées par des jeux de miroirs, d'allusions, de symboles, de masques, de « clefs », de paradoxes. D'où le reproche, qui lui a été si souvent adressé, d'**insincérité.** Il est certain que les accents d'humanité ne sont pas ce qui abonde le plus dans son œuvre : l'esprit y est plus visible que le cœur.

Ce n'est certes pas chez Cocteau qu'il faut chercher — pour nous en tenir au thème qui justifie ce compte rendu dans **Arcadie** — une prise de position nette en faveur de l'homosexualité. Il ne fut jamais l'homme des engagements ni des combats pour une cause quelle qu'elle fût. Mais il n'a, non plus, jamais renié ses mœurs, ni n'en a fait mystère. Préfaçant le **Livre blanc,** et dissimulant à peine qu'il en était l'auteur, il écrit en 1957 : « Si je ne me spécialise pas dans le goût de mon propre sexe, j'y reconnais une des innombrables perches que la nature sournoise s'amuse à tendre aux humains. » Notons qu'il écrit : perche, et non : piège.

Au reste, la lettre-préface qu'il écrivit en 1954 pour le premier numéro d'**Arcadie** (et que les auteurs du livre ne citent pas, je me demande pourquoi) témoigne de sa liberté en ce domaine. La presse vichyssoise de 1940-42 le trainait dans la boue fort explicitement pour ses mœurs, et il dédaignait de répondre à ces attaques.

Son refus de s'engager dans l'homosexualité militante est donc, incontestablement, un refus de se limiter, de se laisser étiqueter, et non un refus de s'assumer. Bien que ses amitiés masculines (ouvertement avouées, et même affichées à l'occasion avec quelque ostentation) aient défrayé la chronique — Raymond Radiguet, Jean Desbordes, Marcel Khill, Al Brown, et, plus près de nous, Jean Marais, Edouard Dermit... —, il a très tôt proclamé qu'à ses yeux le sexe était « un mécanisme » plus qu'un « spectacle », et qu'il détestait « n'importe quel touche-pipi » (p. 275). Comme il arrive à beaucoup d'homosexuels à un certain moment de la vie, sa sexualité était devenue « transcendante », et ne prenait plus la forme que d'une passion pour « l'art viril », « la force mâle qui érige le porte-plume ». Cela allait même, à l'occasion, jusqu'à l'affirmation d'un détachement assez dédaigneux pour la sexualité (« J'estime qu'à partir d'un certain âge ces choses-là sont turpitudes et deviennent pareillement risibles, qu'il s'agisse d'un sexe ou de l'autre », écrit-il en 1946 dans **La difficulté d'être).** On peut, sans être malveillant, en déduire d'une part que les raisins étaient devenus trop verts, d'autre part que le poète n'avait jamais dû être très doué pour les jeux qu'il affectait si crûment de mépriser.

Tout cela est honnêtement analysé dans le livre de J.-J. Kihm, E. Sprigge et H.-C. Behar. Les auteurs s'en expliquent d'ailleurs dans la préface, où ils rattachent à l'homosexualité de Cocteau (et à son opiomanie) sa solitude, son isolement et le sentiment qu'il eut toujours d'être incompris : racine profonde, sans doute, de cette soif d'honneurs, de distinctions officielles et de publicité tapageuse qui marqua ses dernières années et qui rend si irritants certains aspects de sa personnalité.

Certes, bien d'autres livres seront encore écrits sur Cocteau, écrivain kaléidoscopique et homme-caméléon s'il en fut jamais. En particulier, la publication de son **Journal** pour les années 1951-1963 — jusqu'à présent tenu secret par son héritier, et que même nos auteurs n'ont pu consulter — apportera, quelque jour, de nouvelles lumières sur lui. Mais, d'ores et déjà, avec le livre de J.-J. Kihm, E. Sprigge et H.-C. Behar, une véritable « somme » coctélienne nous est donnée. Si l'on songe que cinq ans et demi se sont à peine écoulés depuis la mort du poète, et que presque tous ses amis sont encore vivants, on mesurera tout l'intérêt, tout le courage et toute la valeur de cette entreprise.

MARC DANIEL.

L'AMITIÉ, CETTE ACCUSÉE

de ELLA BOUET-DUFEIL.

Pourquoi ce titre ? (1) Le sous-titre commence à l'expliquer : **Un long procès, une riche histoire.** Et les premières pages, en excellente introduction, définissent le sujet en cernant les raisons de l'ambiguïté : amitié déguisement de l'amour, ou obstacle à la charité. Tout le livre porte un regard clair, lucide, non seulement sur les amitiés célèbres, mais aussi sur d'autres moins connues et tout aussi belles. Belles en effet, car l'auteur, qui a connu, vécu, souffert une amitié rare sait bien de quoi elle parle. Elle dégage ce qui est le plus pur, le plus secret, le plus sincère — loin des ragots et des jalousies — dans ce sentiment intime.

Ceux d'entre nous qui se prennent pour Zeus Pantocrator et voient partout des gens à leur image (« Un tel, mais si voyons, on dit même que... ») seront déçus : l'auteur met en relief l'aspect idéaliste de l'attrait, et redonne du lustre aux doctrines platoniciennes, parfois bien injustement oubliées. Le ton de cet ouvrage est sobre, sincère de tendresse contenue. N'est-ce rien de dire qu'il fut composé en écoutant Mozart, auquel plusieurs pages sont consacrées ?

Les historiens scrupuleux remarqueront une erreur concernant la mort de Socrate : Ce n'est pas parce que une loi portait à trente jours l'exécution de la sentence de mort que ses amis purent fréquenter le philosophe encore un peu dans sa cellule, mais parce qu'il

(1) In-8°, 325 p. Ed. du Centurion, Paris, 1968. Prix : 22,70 F.

fallait attendre le retour de la galère salaminienne, commémorative et suspensive; et l'aller et retour ne durait que quelques jours... Mais on pardonnera volontiers cela en regard du grand travail historique et quasi exhaustif.

On regrettera cependant que les excès, les provocations, les scandales aient tellement dressé l'opinion publique contre l'homophilie : car comment expliquer autrement, dans ce livre par ailleurs généreux, une phrase comme : « L'homosexualité, éclaboussant l'amitié d'une véritable marée noire ? » (p. 261). Bien que l'auteur donne dans son étude une très grande place aux Ecritures, aux Pères de l'Eglise, au Concile, on voudrait ne pas croire que ceci explique cela... La finesse psychologique et l'intelligence du reste, en particulier des chapitres intitulés « Dossier Jeunesse » et « Dossier Solitude », font déplorer que la « petite phrase » citée plus haut s'y trouve. Peut-être aussi devrait-on dire que, pour pouvoir écrire la belle histoire des relations homophiles et pures à la fois, faudrait-il que les intéressés se purifient d'abord...

Néanmoins, cet ouvrage mérite d'être lu. Il rassemble des figures, des textes peu connus, dans un souci idéaliste non négligeable. Il est, malgré tout, enrichissant.

PIERRE NOUVEAU.

DOSSIER 51

de GILLES PERRAULT (1).

L'univers des chiffres, des fiches perforées ou magnétiques, des ordinateurs, l'âge de l'informatique, en un mot l'antichambre de l'enfer, envahit le roman.

Non sans virtuosité Gilles Perrault manipule ce matériel qui pourrait rebuter le lecteur, surtout lorsque professionnellement, il n'a pu échapper à ces servitudes.

Comment Dominique Aupnal (51), en langage codé, finit par être broyé par ces mécanismes, n'est peut-être pas tellement inédit. Kafka, bien sûr, est allé beaucoup plus loin.

Mais ce qui est neuf c'est la présentation en notes et rapports, les luttes, les propos aigres-doux échangés par les divers rouages du service secret que l'on démonte devant nous.

Grande utilisation des planètes ou des divinités : Jupiter, domine évidemment, Mercure, Minerve, Vénus, Hécate, Apollon plus quelques mortels ! Ménélas et Esculape. On voit que les espions ont des lettres.

(1) Fayard. Prix : 22 F.

Dominique Aupnal est nommé à un poste clé dans une organisation de coopération en Afrique. Pour le mettre en condition un service secret étranger décide de réunir tout ce qui pourra donner barre sur lui.

Il n'est pas inintéressant de suivre pas à pas ce décryptage non seulement des événements extérieurs de la vie d'un homme, mais de la mise à jour de son être intime.

Ici les tendances profondes de 51 à l'homosexualité, jusqu'alors latentes, sont brutalement révélées au sujet et, semble-t-il, entraînent sa mort.

Rien n'est plus dangereux, plus inquiétant que de se trouver soudain face à face avec soi-même.

La force des Arcadiens conscients est précisément d'être à l'abri de semblables déchirements et, paraphrasant un auteur trop connu de se dire en parlant d'allégations de cette sorte :

« Je me les fais moi-même avec assez de verve
« Pour empêcher ainsi que d'autres me les servent. »

On sait de reste, à la suite de quelques affaires retentissantes, que les services secrets font flèche de tout bois (et bois de toute flesh — jeu de mot anglo-saxon intraduisible en français comme on écrit en marge de Shakespeare).

Reconnaissons que les pièges destinés aux homophiles avec leur goût bien connu de la collection sont sans doute plus aisés à tendre.

D'où leur exclusion — au moins en théorie — des services secrets de certains pays, comme les U.S.A. je crois.

Et cependant, au moins comme appât, n'a-t-on pas souvent besoin d'eux ?

Il y a, dans la terminologie propre au **Dossier 51,** un certain projet hyménée qui met en œuvre une équipe d'agents de Vénus : Pylos, Métion et Doros, successivement « expérimentés » par Hadès qui vaut son pesant d'Arcadie.

Si je comprends bien, certains d'entre nous sont en butte à de bien singulières tentations ! Et l'on finit par se demander qui est la proie et qui le ravisseur ?

Pas de doute, dans **Dossier 51** qui relaterait un fait vrai si l'on en croit l'auteur, Dominique Aupnal est la victime expiatoire.

Mais seul côté moral de l'affaire, que d'argent, que d'efforts en vain dépensés.

Comment s'étonner du tonneau des Danaïdes que représente les budgets de ces polices.

D'une lecture aisée en dépit de sa structure, **Dossier 51** est un livre qui ne lasse pas l'attention et mérite de prendre place dans la littérature arcadienne pour la singulière nouvelle : « L'Echarde ».

Un peu artificiellement insérée dans le corps du récit, elle met curieusement en lumière certains affrontements sexuels de la guerre d'Algérie.

SINCLAIR.

LA NÉGRESSE MUETTE

UNE TRAGÉDIE SUPERFLUE

Est-il si aisé d'écrire un roman érotique ? Je ne le crois pas : la monotonie, l'obscénité, les redites, autant d'écueils sur lesquels on a vite fait de neufrager.

Dire que Michel Bernard, avec la **Négresse muette** (1), a pleinement réussi, serait mentir.

Cette peinture, non point d'un bordel, mais, la nuance a son prix, d'une maison d'illusions, le Sans-Souci ne séduit pas toujours.

Le titre lui-même, assez raccrocheur, n'est pas entièrement justifié : la fameuse négresse, sinon muette, à tout le moins silencieuse, n'est qu'un personnage secondaire dans la trame du récit.

Une place dévorante — et n'hésitons pas à le dire fort abusive — est faite aux étreintes lesbiennes.

Un recours systématique au rêve, à l'illusion, à la littérature dans ce qu'elle peut avoir de préciosité évanescente est aussi bien lassant. Quant aux personnages, les principaux sont Irène, la dominatrice de ce palais truqué, Laure qui pourrait la supplanter, Marthe la négresse, Odile, Muriel, sans oublier l'étrange Minos, si désincarné et le mystérieux Amiral, le propriétaire dont le surnom vient d'une boîte de nuit dont il fut le portier. Curieuse référence d'ailleurs car l'aimable maison qui porta ce grade élevé d'abord rue Poncelet, ensuite plus près de l'Etoile n'avait rien d'un temple de la frustration.

Disons que ce petit monde clos ne captive guère et ne risque pas de retenir plus longtemps l'attention qu'un jeu de cartes transparentes.

Est-ce bien pour une telle « chanson de geste » que la négresse est muette ? (N.B.).

Dans un recueil de 3 nouvelles de Birgitta Trotzig (2) une seule a trait à l'homophilie, d'ailleurs incestueuse : **Les Vivants et les morts.**

Cette passion d'un oncle pour son neveu ne s'exprime que par des silences et un seul geste bien pudique d'ailleurs. L'oncle Salomon se laisse aller à embrasser le cou et la poitrine de son très jeune neveu, endormi dans ses bras : Nathanaël.

---

(1) Christian Bourgeois. Prix : 25,90 F.

(2) *La Reine* précédée de *Barbara* et de *Les Vivants et les morts.* Gallimard. Prix : 18 F.

A ce moment il comprend la nature de ses sentiments : « il croisa son propre regard dans le miroir... Toute une vie s'était écoulée sans qu'il se doutât de cela; sans qu'il sût qui vivait là dans les ténèbres de ses yeux ».

Et c'est tout. Entre ces êtres il n'existe aucune communication et rien n'est dit.

L'oncle meurt solitaire, le neveu finit par tuer sa femme devenue folle et se noie.

On le voit — dans des couleurs bien plus ternes, tout le monde est exterminé comme à la fin d'un drame romantique.

Grisaille, tristesse, déreliction : œuvre à ne pas aborder un jour de dépression.

Quant à Irène Monesi dans une « Tragédie Superflue » (3) son propos n'est guère, comme dit le poète, « propre à réchauffer le sang ».

Florence Espars, journaliste, chargée d'interviewer une comédienne qui a connu la notoriété, Lily Levantis, s'accroche à elle comme bernacle au rocher.

Or Florence, quoique mariée et mère (très peu mère à la vérité) de trois enfants, se crée une existence artificielle pour vivre à l'ombre de Georgia qui la piétine et qui l'ignore. Masochisme, gérontophilie féminine peut-être (cas assez rare je crois dans l'éventail des étrangetés), on ne sait.

Le récit — grisâtre — se traîne et ne réussit guère mieux à séduire le lecteur que Florence n'y parvient avec Lily.

Enfin l'actrice se laisse fléchir et bien entendu cette conjonction — très éphémère — n'entraîne ni épanouissement, ni assomption.

Je dois avouer que je manque sans doute pour un conflit de cet ordre d'humanité, de compréhension, d'intelligence.

Mais j'altérerais grandement la vérité si je dissimulais que tout m'a semblé artificiel dans ce roman.

Il y a beaucoup plus de lymphe que de sang dans les veines de ces personnages et seul le mari — Basil — nettement plus âgé que sa femme et un peu trop complaisant peut-être, offre quelque réalité, quelque vie.

Quant aux sentiments de l'héroïne, ils restent bien flous et on a peine à admettre que le manque de tendresse de sa propre mère soit une raison suffisante d'un comportement si étrange.

Le bonheur, affirme Basil, c'est une ajustation (vilain mot) intelligente à son destin.

Pour Lily Levantis la seule chose importante de la vie, c'est la mort.

Entre ces deux pensées dont l'originalité est douteuse s'échafaude, assez mal, cette œuvre dont seul le titre ne saurait prêter à contestation car il s'agit d'un débat, assez peu tragique il est vrai, mais assurément bien superflu.

(3) *Mercure.* Prix : 17,10 F.

Convient-il, au terme de cette chronique, de faire une place au pamphlet de Yambo Ouologuem, le lauréat du Prix Renaudot : « Lettre à la France nègre » ? (4) Ce n'est pas le lieu de discuter des thèses soutenues, je me bornerai à attirer l'attention sur l'esquisse d'un conte philosophique inséré dans cet écrit.

On y voit un Biafrais (le Huron de notre époque sans doute) accueilli par un Français manifester, lors de son premier bain, un émoi si viril et si important en présence de son hôte qu'il s'attire un châtiment à coups de serviette imbibée d'eau brûlante. Remède peu efficace semble-t-il mais combien révélateur des tendances de l'auteur.

SINCLAIR.

N.B. — Au risque de surprendre plus d'un Arcadien, dirai-je que je ne puis pas très éloigné d'emboîter le pas de P.-H. Simon dans un article du *Monde* pour m'élever contre cette marée d'érotisme ?

Pas au nom d'une morale dont je n'ai guère eu souci dans ma vie ou d'une vertu refroidie, mais pour fuir une monotonie certaine et l'abus de clichés usés jusqu'à la corde.

Certes Michel Bernard ne tombe pas dans les ridicules d'Emmanuelle Arsan et il évite, lors de fornications trop prévues, de nous décrire l'émoi de l'héroïne en termes tels qu'ils entraînent un rire rabelaisien, mais il ne se refuse sur le plan littéraire aucunes facilités de transposition, recours au rêve ou l'à peu près, etc... tout aussi condamnables.

(4) *Nalis.* Prix : 15 F.

MICHELE SAINT-LO

LES INSÉPARABLES

« Deux sœurs... ardentes natures »

Ed. Albin Michel — 232 p. — 14 F.

« HAIR »

« Hair » : cheveux, chevelure; il s'agit évidemment d'un symbole. C'est le signe extérieur le plus visible des hippies à New-York; c'est aussi le titre d'un spectacle qui fait fureur à Broadway et, depuis septembre dernier, à Londres.

La presse écrite française s'est contentée de mentionner très brièvement ce spectacle : quelques lignes où il n'est question que « d'un groupe d'hystériques s'agitant tout nus sur la scène », description reprise, bien sûr, par nos radios tant nationale que périphériques. Manifestement, les deux ou trois journalistes français qui mentionnent cette pièce ne l'ont pas vue. Aussi je voudrait essayer d'évoquer ici ce que représente « Hair ».

Est-ce un spectacle, un happening, une comédie musicale, un exposé philosophique, un opéra de quat'sous ? Ce n'est rien de tout cela; mais, malgré tout, c'est un peu de tout cela à la fois.

C'est tout d'abord un spectacle éblouissant de couleurs, de lumières, de mouvement, une mise en scène impeccable et une musique étonnante. En réalité, tout a commencé en happening qui, dans un faubourg de New-York, renouvelé de soir en soir, a fini par se préciser dans l'esprit de deux de ses participants qui l'ont noté, en ont écrit la musique, arrêté les différentes phases et l'ont finalement produit à Broadway.

C'est une merveilleuse comédie musicale possédant tout le charme qui s'attache généralement à ce genre de spectacle si typiquement américain.

L'argument, si tant est qu'il y ait un argument, est en fait relativement mince :

Claude est un jeune et beau garçon, membre d'un groupe hippy de cette banlieue new-yorkaise. Il est amoureux non seulement de Berger, un solide gaillard du groupe, mais aussi l'amant, entre autres, de Sheila, étudiante qui attend un enfant probablement de lui, elle-même amoureuse de Berger.

Mais nous sommes en 1967 et Claude reçoit un jour son ordre d'appel sous les drapeaux : le départ pour le Vietnam serait possible. Claude est donc brutalement partagé entre l'appel du « devoir » tel qu'il est conçu par la société et les appels de ses confrères qui voudraient le persuader que son devoir est de brûler sa convocation

(and do here what they are defending over there : thème de la liberté, mis en image par Cocteau, bien connu à Arcadie).

Cet effort de persuasion de la part des hippies va donc être fait tant pour le bénéfice de Claude que pour celui du public à qui, par la même occasion, on enseigne la philosophie hippy.

*
**

Depuis que le monde est monde, les différentes éthiques, les courants divers philosophiques et religieux ont essayé de prôner avec plus ou moins de succès les notions d'amour, de charité, de fraternité, de bonté, etc... Notre civilisation actuelle est persuadée de la nécessité de la paix : les individus et les nations ne cessent de se battre et de faire la guerre. Soyez bons : chacun égoïstement ne pense qu'à soi, fait de la concurrence à mort, écrase le voisin. Soyez charitables et fraternels : ce n'est dans le monde qu'envie, jalousie, honte et massacres qu'on ignore avec hypocrisie (... How can the world be so cruel ?) alors que l'homme est une petite merveille faite pour la bonté (What a piece of work in man).

Les hippies veulent donc que le principe premier soit « l'amour »; mais l'amour poussé jusqu'à l'extrême, sous toutes ses formes; il doit être partagé; la jalousie n'existe pas, ne doit pas exister et l'homme, comme Claude, peut se partager entre Berger et Sheila; ces derniers s'aiment entre eux et personne n'éprouve ni jalousie ni répugnance (I believe in love).

Les amitiés particulières et certaines formes de satisfactions sexuelles ne doivent donc plus être considérées comme antinaturelles. (Sodomy, pederasty... why do these names sound so nasty ?)

La société moderne, la politique, l'abrutissement de la vie de night club, l'armée, etc..., sont donc présentés à Claude sous leurs aspects les moins attirants. Il va essayer d'oublier, il utilise du L.S.D. (ce qui va nous donner une séance d'hallucination étonnante) et va se trouver de plus en plus désemparé... « Why do I live... why do I die », chante-t-il dans une scène où tout disparaît progressivement, et où, symboles étranges de l'humanité, surgissent cinq ou six personnages, hommes et femmes, complètement nus, montrant ainsi le désarroi des intéressés devant un monde incompréhensible et un avenir incertain. Cette scène, particulièrement bouleversante, est loin d'avoir la résonance érotique que la presse lui prête et ceci malgré la superbe plastique des acteurs en cause.

*
**

Claude, faible finalement, se laisse entrainer sous l'uniforme. Il est donc considéré comme « mort » par ses confrères hippies qu'il a reniés. Ces derniers se retournent vers le public pour déclarer que si, pour Claude, c'est la gloire éphémère et humaine, il faut que,

pour nous, ce qu'on vient de nous montrer devienne la révélation : ayons le courage de l'admettre, de le mettre en pratique et alors « Let the Sunshine in ». Et le public est invité à monter sur scène danser avec les acteurs pour le final.

*
**

Quelques mots sur la réalisation de ce spectacle qui est remarquablement mis au point : décor futuriste en diable, jeux de lumières, de fumées, une éblouissante tempête de neige (la drogue), une musique lancinante, très belle, des rythmes variés.

Huit ans après « West side story », « Hair » est l'étape dans l'évolution du spectacle « témoin de son temps », avec la même escalade que « West side story » par rapport à « Porgy and Bess ».

Il faut aller voir « Hair », mais ne pas se fier, pour s'en faire une idée, au disque que vient d'en faire Nina Simone, l'admirable interprète de « Ne me quitte pas » : disque très decevant qui ne possède ni l'enthousiasme ni la poésie de la musique originale. Cette musique de « Hair », qui commence par quelques arpèges et accords sur le mode atonal, se développe en un jazz très varié qui va du blues le plus tendre aux jerks les plus marqués, mais toujours enveloppé d'une harmonie parfaite.

Elle est telle que le spectacle entier se présente un peu comme une vaste fresque chorégraphique où, à tout instant, les paroles, les gestes, les couleurs, les attitudes, les mouvements et les rythmes musicaux correspondent, donnant ainsi à « Hair » une unité et par conséquent une puissance d'impact sur son public assez étonnante (1).

JACQUES A. SALZANI.

(1) Le spectacle est annoncé à Paris.

FLOYD SALAS

LE BAGARREUR

« Aaron, 15 ans, et les tentations »

Stock — 350 p. — 25 F

LA PENDAISON

de NAGISHA OSHIMA.

Les films contre la peine de mort sont légion; depuis Cayatte (1) jusqu'à Lelouch (2) pour se limiter à la France, nombreux sont les réalisateurs que la démonstration de cette thèse a tentés.

Les perspectives et les voies de ce film japonais sont toutefois fort différentes.

La pendaison commence par l'exécution du criminel, convaincu de deux meurtres avec viol. On assiste à tous les préparatifs minutieusement décrits. Il n'y a pas de toilette funèbre, mais l'assistance d'un ministre du culte — ici un prêtre catholique japonais —, une dernière collation, la dernière cigarette et l'ultime tasse de thé.

En présence des témoins imposés par la loi a lieu la pendaison : on bande les yeux du condamné, on lui lie les jambes et après lui avoir passé la cravate de chanvre, on ouvre la trappe qui le précipite dans un sous-sol.

Mais le médecin appelé à vérifier le décès légal ne peut que constater le maintien d'un pouls normal et des symptômes certains de vie.

Le pendu d'ailleurs, bien qu'étrangement absent, reprend pied dans ce monde, mais est-ce le même homme qui a été condamné, puis exécuté ?

Il ne semble pas qu'il ait la moindre conscience de son identité antérieure, ni la moindre mémoire de tout ce qui a pu lui être reproché.

Tout l'effort (et tout le film sera consacré à cette tâche) des fonctionnaires consciencieux de l'administration pénitentiaire consistera à le remettre dans sa peau pour l'exécuter à nouveau. Ce pourrait être atroce et insupportable. C'est au contraire souvent fort beau et toujours très insolite.

Les hommes d'âge et de physique très divers qui sont amenés à mimer les crimes, puis, peu à peu, maints épisodes de la vie du condamné, sont étonnants.

(1) *Nous sommes tous des assassins.*

(2) *La vie, l'amour, la mort.*

La gamme des sentiments évoqués va d'un réalisme parfois très comique en passant par la sexualité la plus crue à une poésie rare.

Ne manque même pas un être du monde invisible, sorte de sœur-compagne, une de ces créatures de l'au-delà que le cinéma japonais nous a accoutumés à voir très concrètement.

Au fil du récit, nous apprenons que R..., le condamné, est Coréen, qu'au Japon il y a 600 000 de ses compatriotes et qu'ils jouissent d'une considération à peu près aussi grande que, chez nous, les Nord-Africains.

A plusieurs reprises, pour évoquer des scènes de la vie familiale ou sociale de R... — qui a même changé de nom pour en prendre un japonais — K..., l'accent est mis sur la pauvreté, les conditions de vie dégradantes, la vulgarité des émigrés coréens. Quelques photos fixes de bidonvilles sont même intégrées au film.

Peu à peu, de réaliste, la Pendaison devient une satire sociale aiguë, puis une étrange évocation onirique. Il était déjà étrange de voir les geôliers en uniforme, au cours de ce véritable psychodrame, simuler les rôles féminins, les viols, etc...

Mais que dire, lorsque au cours d'un repas funéraire comme on les célèbre là-bas et où l'on boit sec, l'aumônier catholique qui a l'alcool tendre se jette goulûment sur tout mâle qui passe à sa portée et ne paraît pas autrement gêné lorsqu'on l'apostrophe ainsi : « Mais vous vous conduisez comme un chien ! »

Il y a toute une suite de scènes comme on n'a pas eu l'occasion d'en voir souvent au cinéma, où soit la bouche, soit les mains du prêtre s'égarent sur tel jeune « gaffe » pour parler comme Genêt.

Enfin, sans se reconnaître le moins du monde coupable, le condamné, pleinement conscient, accepte comme un sacrifice volontaire d'être pendu une seconde fois.

La dernière image, qui n'est pas la moins symbolique, montrera, aux lieu et place du cadavre, un nœud coulant vide de tout pendu se balançant dans l'espace.

Tel est ce film aussi important qu'insolite et que nous n'aurions assurément jamais pu connaître sans l'initiative d'une revue de cinéma et pour trois représentations seulement.

Si, par fortune heureuse, la Cinémathèque ou quelqu'autre ciné-club le programmait, je conseille aux Arcadiens cinéphiles, et même aux autres, de faire l'impossible pour le voir.

SINCLAIR.

Raymond COUDRAY

Etude LAMY

87, boulevard Montparnasse

PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

I - KI

sciences occultes

résout bénéfiquement vos problèmes, professionnels, sentimentaux...

lignes de la main — *cartes* — *tarots* — graphologie

métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach

envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Ribouté, PARIS-9e — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IXe) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XVe) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

**Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé**

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIVe)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

HOTEL P.L.M **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, **un accueil agréable vous est réservé**

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h à l'aube

Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XVe

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91